

ser la fortune et les honneurs," il aurait pu répondre: "Oui, mais il aurait fallu se baisser (1)."

De Maistre est resté debout. Dans les épreuves de l'exil, dépouillé de tous ses biens par la Révolution, ambassadeur sans ressources d'un roi sans royaume, délaissé plus tard par ceux qu'il avait si fidèlement et si noblement servis, supplanté par de vulgaires ambitieux, mourant dans l'impuissance et la solitude (2), il n'a jamais abaissé la dignité de son caractère et sacrifié l'indépendance de son âme. Sa vie a été la traduction fidèle de sa belle devise : *Fors l'honneur nul souci*.

Dans la variété si grande de ses écrits, dans ses lettres les plus familières, dans le récit des détails les plus intimes de son existence, dans les épanchements les plus touchants de sa tendresse paternelle, jamais il n'est trivial ou vulgaire.

L'aigle, qui a quitté l'azur où il planait, la région des orages contre lesquels il luttait dans son audace, replie ses ailes sur le nid où reposent ceux qu'il aime, mais ce nid lui-même est placé sur les hauts sommets.

La puissance de de Maistre, ce fut son travail obstiné, et par ce travail, le trésor de son érudition et de sa science: "Je suis brûlé plus que jamais, écrivait-il de Saint-Petersbourg, de la fièvre de savoir (3)."

Il consacrait habituellement à l'étude de douze à quatorze heures par jour, dont la lecture prenait une bonne part (4). Il lisait la plume à la main, reproduisant dans d'énormes in-folios les passages qui le frappent le plus, et fixant par l'écriture les pensées qui passent comme l'éclair et que plus tard on ne retrouve plus.

C'est ainsi qu'il recueillit les fruits de ses immenses lectures des Pères de l'Eglise, des docteurs, des philosophes de tous les temps, des ouvrages d'histoire, de littérature, de politique, de jurisprudence, de sciences naturelles, des écrivains grecs, latins, français, italiens, anglais et allemands.

(1) Berryer

(2) « Le chevalier Maistre, écrivait un contemporain bien placé pour observer les choses, est arrivé juste à temps pour voir expirer son grand frère, dont la mort n'a pas fait plus de sensation que celle de ton gardeur de vaches s'il se fût rendu à Turin pour cette opération. Ceux qui se sont aperçus que le comte Maistre n'existait plus n'ont su dire autre chose à sa louange, sinon que c'était un radoteur enthousiaste et qu'on était heureux d'en être débarrassé dans un moment où il embarrassait plus qu'il n'était utile. C'est vraiment duperie que d'avoir de la sagesse, de l'esprit, du génie. » (Voir la *Jeunesse de Charles-Albert*, par le marquis DE COSTA DE BEAUCREGARD, p. 106.)

(3) Lettre de Mme la comtesse de Goltz, 2 mai 1803.

(4) Témoignage de Mme Swetchine.